

FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 FÉVRIER 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXIII

LUNE DE MIEL

(Suite)

Il parlait sur un tel ton d'autorité qu'il n'y avait pas à répliquer. Elle lui fit part de son entretien avec Marcel au sujet d'Augustine Virieu.

—Diable ! fit-il, notre poète voudrait nous colloquer ce grand spectre à cheveux blancs que je croise tous les matins dans la rue en partant pour l'Ecole.

—C'est une très bonne femme, paraît-il.

—Possible ; mais avec une tête comme ça, on doit porter la guigne ! Au fait, ça m'est égal, puisque je ne jouerai plus jamais... parole d'honneur !

Savinia vint s'asseoir sur ses genoux.

—Ne jure pas, lui dit-elle d'une voix câline. Je te rendrai si heureux ici que tu n'auras jamais l'idée de retourner chez l'épouse du roi de pique.

Ils s'embrassèrent longuement. Ils retrouvaient, après la peine, ces élans qui font oublier.

Le voyant calme, consolé, elle lui confia, en rougissant, son secret.

—Oui, dit-elle, je crois que je suis mère. Oh ! j'en serai bien heureuse si... cela ne te contrarie pas trop.

Il avait froncé terriblement les sourcils et sa bouche prenait cette expression de dureté qui donnait froid au cœur de la pauvre Savinia. Il se contenta néanmoins pour ne pas laisser voir le fond de sa pensée d'égoïste.

—Adviennne que pourra ! fit-il, je suis de taille à suffire à tout. Dans deux mois, j'aurai passé mon examen, et je me mettrai en quête d'une situation.

XXIV

LA MÈRE

Augustine Virieu, on l'a deviné, n'était autre que Césarine Rassaïou.

Elle n'avait demandé sa grâce, après dix-neuf ans de réclusion, que dans l'espoir de se rapprocher de son fils, de vivre auprès de lui, le plus près possible.

Elle le savait robuste, bien portant, instruit, ambitieux, soutenu par la protection cachée de Mme Petitot.

Elle s'était, par amour maternel, dicté le plus dur des devoirs : jamais elle ne se ferait connaître à ce fils chéri ! jamais elle ne lui révélerait l'affreuse vérité !

Elle lui avait fait donner un nom d'emprunt. Sous ce nom, tout lui réussirait ; il ignorerait qu'il était le fils d'un condamné mort sur l'échafaud : il serait heureux.

Mais comment se rapprocher de lui ?

Césarine—on s'en souvient—était allée demander à Mme Petitot l'adresse de son fils et avait refusé de cette excellente femme tout secours en argent.

Elle se trouvait nanti d'une somme de sept cents francs amassée en prison. C'était peu ; mais elle comptait trouver du travail. Elle ne voulait être à charge de personne.

—Si jamais, se disait-elle, j'ai encore recours à Mme Petitot, ce ne sera que pour Jacques.

Pour son fils, elle était prête à tous les sacrifices, à toutes les humiliations.

Le cœur lui battait bien fort lorsqu'elle arriva rue de Chevreuse, devant la maison où habitait le futur ingénieur agronome.

Elle resta près d'un quart d'heure à examiner les fenêtres.

Au premier étage, elle aperçut, entre deux rideaux entr'ouverts,

une figure ravissante de jeune femme. Elle murmura : " La jolie personne ! " et chercha ailleurs.

Elle tressaillit de joie en lisant ces mots sur un écriteau accroché au-dessus de la porte : *Chambre meublée à louer.*

Une simple chambre, c'était ce qu'il lui fallait, à elle, la pauvre solitaire, la réprouvée !

Elle entra dans la loge de la concierge.

—Combien, votre chambre meublée ?

—Trente francs par mois.

C'était cher, très cher pour elle ; mais elle ne discuta pas le prix.

—A quel étage ?

—Au sixième, une vue superbe, de l'air et du soleil à discrétion. Pas de voisin désagréable. La chambre d'à côté est occupée par un jeune homme charmant, un travailleur, qui n'amène jamais chez lui de personnes suspectes, une perle de garçon.

Césarine demanda d'une voix tremblante d'émotion :

—Qu'est-ce qu'il fait, ce jeune homme ?

—Il lit et il écrit toute la journée et souvent le soir.

La Rassaïou tressaillit à la pensée qu'elle aurait peut-être son fils pour voisin.

—Montrez-moi la chambre, dit-elle.

Elle gravit les six étages,

Le réduit, disposé pour un étudiant sans grandes ressources, était sommairement meublé, mais propre.

Césarine l'examina à peine. Elle aurait accepté un taudis, plutôt que de manquer l'occasion de loger dans la même maison que son Jacques.

—C'est très bien, dit-elle, et je m'installe immédiatement. Préparez la quittance. Je vous paierai au mois, mes bagages sont restés en consigne à la gare. J'irai les chercher ce soir. A tout à l'heure.

Restée seule dans sa chambre, elle se mit à la fenêtre et recommença son inspection.

La fenêtre voisine s'ouvrit et une tête pâle de jeune homme y apparut.

—Ce n'est pas lui, pensa Césarine : mon fils est beau et robuste.

Elle était certaine de reconnaître Jacques à première vue.

Après avoir pris quelques instants de repos, elle redescendit l'escalier, lentement, l'oreille au guet.

Elle s'arrêtait à chaque étage et se désolait du silence qui régnait dans la maison.

Sa quittance était prête. Elle paya un mois d'avance et donna cent sous de denier à Dieu.

Cette générosité toucha le cœur de la concierge, qui offrit à sa nouvelle locataire une tasse de café.

Césarine accepta avec empressement.

La concierge l'obligea à s'asseoir.

De là, Césarine plongeait ses regards dans le couloir d'entrée.

Les deux femmes se mirent à causer comme de vieilles connaissances. La gracieuse avait préparé tous ses mensonges. Elle avait réponse à tout.

Bref, elle se donna comme étant une dame Virieu, veuve d'un restaurateur du Mont-Dore.

Ses confidences épuisées, elle écouta celles de la concierge et les lui fit recommencer dix fois.

Elle s'attardait avec bonheur dans cette loge. Et, malgré toute sa prudence, elle ne put s'empêcher de poser une question :

—La maison a l'air bien tranquille ; vous ne devez avoir que de bons locataires ?

—Excellents. Du reste, c'est exigé par la propriétaire, une dame très bien.

—Alors, vous n'avez pas d'étudiants ?

—Que si. Nous en avons trois, qui sont rangés, mais rangés comme des petits saints. L'un travaille pour être médecin, l'autre pour être huissier, le troisième pour être agriculteur.

—Ah ! fit Césarine en relevant fièrement la tête.

Enfin, on lui parlait de son fils !

—Agriculteur, répéta-t-elle, on apprend donc ce métier-là à Paris ?

—Oui, madame, pas loin d'ici, rue d'Ulm, à l'Institut-Agronomique. A ce moment, un pas ferme et décidé retentit dans l'escalier.

—Le voilà, mon agriculteur, dit la concierge. Vous allez le voir passer. Je reconnais tous mes locataires, rien qu'à leur pas.

Césarine se pencha en avant.

Ses yeux flamboyaient.

Un grand jeune homme, vigoureux et de bonne mine, traversa le couloir, s'arrêta devant la porte de la loge et demanda d'un ton bref :

—Vous n'avez rien pour moi ?

—Non, monsieur Brémond, répondit la concierge :

Jacques disparut aussitôt.

—Voilà ce qu'on peut appeler un beau garçon ! déclara avec conviction la veuve Virieu.

—Vous trouvez, madame ?....

—Cela saute aux yeux !

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.